

Une excursion au volcan du Piton de la Fournaise

En novembre 1771

Reproduction de la transcription parue dans *Revue historique et littéraire de l'Île Maurice, Archives Coloniales*, n°33, février 1890, 3^e année, volume 3, pp. 361-365.

*

M. de Crémont avait déjà effectué cette randonnée trois ans auparavant ; il émettait alors le souhait suivant : « Il serait à désirer qu'un savant curieux se trouvât pour lors dans cette île et voulût entreprendre avec moi ce pénible voyage. »¹ En 1771, pour cette seconde excursion au volcan, la présence de Philibert Commerson, naturaliste, savant et curieux, s'il en est, venait exhausser son souhait.

Jean-Baptiste Lislet, n'avait alors que 16 ans, il ne guide pas Commerson comme on l'a écrit ; avec lui il découvre le Piton de la Fournaise et l'assiste, les pieds ensanglantés, avec « son herbier que je portais et mon fusil que je traînais ».

Cette excursion eut lieu en novembre 1771, comme nous l'assure la présence de Commerson à l'Île Bourbon cette année-là et seulement celle-là. Une erreur dans le récit, erreur reprise dans le titre de l'article, situe cet événement en 1772. Pour ne pas risquer de propager la même erreur, nous corrigeons le texte que nous reproduisons en substituant 1771 à 1772.

Les notes, sauf celles identifiées « Note JPM », appartiennent au texte de la Revue.

VOYAGE AU VOLCAN DE BOURBON EN 1771.

Les pages que l'on va lire ont paru dans la REVUE COLONIALE d'octobre 1871, sous ce titre " *Notice sur le Voyage de M. de Crémont au volcan de Bourbon, en 1772*. Une note mise au bas de la première page, (page 58 de la livraison) est ainsi conçue ; "D'après le manuscrit autographe de Lislet Geoffroy, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. L. Bouton." V. P.

M. de Crémont, Intendant de l'Île de Bourbon, partit de la *Rivière d'Abord* le 12 de Novembre 1771 pour se rendre à la *Rivière du Rempart*, où s'étaient réunies les personnes qui devaient l'accompagner ; MM. de Commerson, naturaliste ; Jossigny, son dessinateur ; Banks, ingénieur² ; le Chev. de St.-Lubin et cinq habitants des environs, conduits par M. Payet, l'un deux, pour guider. Je fus du voyage, attaché à M. de Commerson en qualité d'herboriste.

Le 15, à 6 heures du matin, l'on se remit en route, contournant le piton de la Rivière du Rempart et nous rapprochant de la côte. Nous la suivîmes à peu de distance, à travers un bois fourré, sur des laves anciennes, l'espace de près de trois quarts de lieue jusqu'à la Rivière de *l'Angevin* où nous nous reposâmes.

A 8 heures on se mit en marche, suivant toujours une côte de fer, et couverte de laves, pour arriver à une petite anse garantie par la pointe *Piton* ; nous fîmes le tour pour arriver à l'embouchure de *Vincendo*, on nous fîmes halte un moment ; en cet endroit, nous ne trouvâmes qu'une eau saumâtre, qui s'infiltrait à travers les sables d'une petite anse : nous traversâmes ensuite les Ravins à Piton, suivant toujours la côte qui était moins rude, l'espace d'une demi-lieue, pour nous rendre à la Ravine de la Basse Vallée. Là on entra dans le brûlé de *Barril*, par un chemin extrêmement difficile, couvert de laves récentes, concassées et mêlées de scories aussi tranchantes que des morceaux de verre ; on en voyait de toutes formes et de toutes les couleurs imaginables ; cette partie étant exposée aux vents généraux (S.E.) la mer y brisait avec une violence et un bruit épouvantables, contre les rochers escarpés, qui bordent cette côte affreuse. Tantôt s'élançant de dessous une espèce d'arcade ressemblant à un portail ou bien cheminant par des conduits souterrains, à 15 ou 20 toises, elle en sortait en forme

¹ Note JPM : Base docu =>Octobre 1768 – Excursion au Volcan de la Fournaise

²Note JPM : le Chevalier Bancks, arpenteur du roi à l'île de Bourbon

de gerbes de 25 à 30 toises de hauteur verticale, et en retombant couvrait les environs d'une écume éternelle ; l'on entendait un son comme celui d'une trompette sous-marine, ou la mugissement prolongé d'une vache qui a perdu son veau.

Enfin l'on atteignit l'embouchure de la Ravine de Barril, dans une petite crique abritée par un gros rocher presque détaché, à environ 3 ½ lieues de la *Rivière du Rempart*, point de départ ; à quelques pas en remontant la Ravine l'on trouva un endroit propre pour dîner et passer la nuit.

Le 16, à 9 heures du matin, l'on se remit en route, remontant la Ravine de Barril très peu escarpée à sa naissance, qui se perd dans des fougères et des arbustes rabougris, emmaillottés par des lianes et de la mousse, au point que les pieds des voyageurs ne touchaient que rarement la terre, ou plutôt les roches du fond. Le terrain s'élevait rapidement, on ne fit ce jour-là que cinq quarts de lieue, M. de Crémont, très fatigué, se trouva incommodé et ordonna de camper auprès d'un Piton qu'il a fait appeler *Tsifaron* ; voici pourquoi :

Ce mondrain isolé, d'une trentaine de toises d'élévation au-dessus de la plaine, couvert de broussailles, de lianes et de mousse, est légèrement incliné de notre côté, mais à pic du côté opposé. Au coucher du soleil, les guides soupçonnèrent qu'il y avait près du sommet des Noirs marrons ; quoique la nuit fut obscure ils l'escaladèrent, conduits par leur chien et revinrent, 3 heures après, amenant une négresse malgache nommée Simandé avec son fils nommé Tsifaron ; la mère ne connaissait ni le nom de celui à qui elle était, ni le lieu qu'il habitait ; s'étant enfuie peu après son arrivée avec un Noir de son pays, qui venait de se sauver, elle avait refusé de le suivre, tant elle souffrait de la misérable situation où elle se trouvait ; elle ne parlait point du tout le français. M. l'Intendant la retint pour le domaine et paya la capture aux guides.

L'on commençait à ressentir les effets de la température des hautes régions de l'île et des brouillards épais dans lesquels on se trouvait, mais la route devenait moins difficile.

Le 17, vers 9 heures du matin, le temps commença à s'éclaircir et l'on se remit en route, constamment à travers des broussailles couvertes d'une rosée abondante et froide. A 2 heures après midi, dans une éclaircie, l'on aperçut la montagne du Volcan ; peu après on se trouva sur le bord de *l'Enclos*. L'ayant suivi en remontant vers le nord, M. de Crémont fit dresser la tente, à l'endroit où la Fournaise nous restait à l'E. N. E. du compas. L'on s'occupa le reste du jour à faire des ajoupas³ et abat-vent, avec des bruyères, des fougères et des branches d'arbrisseaux pour mettre tout le monde à l'abri de la pluie, s'il en survenait dans la nuit.

Les guides trouvèrent aussi un cabri marron ou sauvage qu'ils rapportèrent et dont ils firent hommage à M. de Crémont.

Cette nuit fut belle, mais très froide ; nous ne pouvions nous lasser d'admirer les gerbes de feu qui s'élançaient du cratère oriental et retombaient dans le centre, avec les pierres enflammées qu'il vomissait continuellement, parmi lesquelles on remarquait des flammes électriques faciles à distinguer ; ce cratère avait environ 20 toises de diamètre, excédant le sommet de la montagne de 8 à 9 pieds. A 30 toises à l'Est de celui-ci était un second cratère, de même forme et même dimension, d'où il sortait un jet de fumée, mais point de feux. M. de Crémont, encore incommodé, se coucha de bonne heure dans son palanquin.

Le lendemain 18, dès que le jour commença à poindre, l'on fit un grand feu devant la tente où tous les Européens se grillaient les jambes ; aucun créole n'en approcha. Nous nous trouvions enveloppés dans une brume épaisse et très froide qui venait du S. E. et semblait sortir de la mer, nous cachait tous les objets ; l'on n'apercevait qu'une faible lueur de la fournaise.

J'avais passé la nuit sous la porte de la tente parmi les bagages ; à quelques pas de là, je trouvai de petites flaques d'eau congelée ; en marchant dessus, je sentais le grésil craquer sous mes pieds, encore ensanglantés du triste passage de la Basse Vallée.

A 9 heures du matin, la brume s'étant dissipée de dessus la montagne du volcan, il n'en restait plus qu'au fond de l'Enclos, on distinguait aussi l'horizon de la mer aux deux tiers de la montagne prise de sa base. M. de Crémont se disposa à y descendre. Le chef des guides recommanda fortement à tout le monde : de ne point parler haut, de ne pas crier et surtout point de coups de fusils, parce que l'écho se

³ Note JPM : Ajoupa : paillote (terme de l'île Bourbon)

réfléchirait dans tous les sens, avec la même intensité, l'on aurait jamais pu deviner d'où serait venu le bruit, mais de suivre chacun son chef de file à 10 à 12 pas de distance et à vue.

L'Enclos est un rempart qui entoure le Volcan de trois côtés, il a à peu près la forme d'un fer à cheval, au sommet duquel serait la Montagne du Volcan, de la figure d'un cul de chapeau ; là, sa largeur est environ de cinq quarts de lieue, s'écartant irrégulièrement en descendant vers la mer par une pente rapide.

La hauteur de l'Enclos vis-à-vis notre camp était de 60 et quelques toises ; il paraît plus élevé du côté du nord ; il renferme ce qu'on appelle le *Grand pays brûlé* et se termine à droite à la Ravine Tremblet et à gauche à celle du Bois blanc, à 2 lieues de la Fournaise.⁴

A 9 heures et demie, M. de Crémont donna l'ordre de descendre, ce qui se fit dans l'ordre suivant :

M. Payet, chef des guides, M. l'Intendant et les deux guides qui le soutenaient, car il était toujours incommodé.

M. de Commerson et deux Noirs portant un paquet de cordes, une marmite et une chaînette en fer.

M. Banks et M. de St-Lubin, plus 3 ou 4 Noirs avec des serpes.

M. de Jossigny resté au camp pour dessiner des vues. J'y restai aussi ne pouvant marcher.

Au bout de trois quarts d'heure, nous vîmes nos voyageurs au fond de l'Enclos, qui commençaient à gravir la montagne. Le temps était très beau, presque calme. La surface sur laquelle ils marchaient, formée de laves refroidies, se répandait autour jusqu'au pied de l'Enclos ; il y avait, cependant, plusieurs de ces coulées de laves, mêlées de scories, qu'il fallait éviter,

A 2 heures M. de Crémont était rendu à la distance d'un jet de pierre du cratère, d'où il ne sortait que de la fumée ; ils s'en approchèrent tous, et de dessus une petite éminence, ils virent le fond, à une trentaine de toises, apercevant des crevasses, par où sortait la fumée, produites par des laves en fusion ; du même endroit ils aperçurent dans l'autre cratère la lave bouillonnante s'élever jusqu'aux bords de la cheminée d'où sortaient les flammes.

Le vent ayant changé, renvoya la fumée sur l'endroit où étaient ces Messieurs, et sortant par des fentes autour de ces mêmes cheminées, ce qui les obligea à se retirer promptement dans la crainte d'en être suffoqués.

Personne ne sentit l'odeur du soufre, mais bien celle du fluide électrique ; vers 3 ½ heures M. de Crémont ordonna de descendre dans le même ordre que l'on était monté pour n'être pas exposé aux brouillards du soir, ce que l'on fit avec facilité par le même chemin ; et à 6 ½ heures tout le monde fut rentré au camp.

Le 19, M. de Crémont se reposa des fatigues de la veille, souffrant de l'indisposition dont j'ai parlé. Dans la journée je parcourus une partie de la plaine des Sables, jusqu'au Piton *Bellecombe*, admirant la variété des couleurs et des formes des fragments de laves et des scories dont elle était couverte. Il tomba un peu de pluie dans la nuit.

Le 20, M. de Crémont fit lever le camp à sept heures du matin, pour nous rendre à la plaine des Caffres : la fuite du brouillard et la présence du soleil nous réjouissaient. Surtout M. de Commerson qui n'oubliait pas ses poches et son herbier que je portais et mon fusil que je traînais ; m'étant un peu écarté, je le perdis de vue ; montant alors sur un petit mondrain, je le trouvai à se baigner dans le cratère d'un volcan ; (c'est celui que M. Bory de St-Vincent a nommé depuis cratère *du Petit Thouars* ; il a aussi nommé cratère *Hubert* le suivant, et *Piton Chisny* celui qui vient après.)

Quoi qu'il n'y ait guère que trois quarts de lieue, entre l'Enclos et le rempart de la plaine des Sables, nous fîmes plus d'une lieue en traversant diagonalement cet espace, afin de contourner dans la plaine de *Cilaos*, la naissance de la Rivière du Rempart ; elle sort comme du fond d'un puits dont un côté se serait éboulé ; là sa profondeur a près d'un quart de lieue, on ne distinguerait pas un homme au fond ; nos guides nous disaient qu'il fallait deux jours pour y descendre, et remonter de l'autre côté.

⁴ J'ai remarqué que le Volcan de Bourbon, vu de l'Isle de France paraît moins élevé que le Piton des neiges, d'environ trois cents toises. En admettant que la hauteur de ce dernier fut de 1500 toises, le sommet du Volcan serait à 1200 toises au-dessus du niveau de la mer. (Cette note est sans doute de Lislet Geoffroy). – V. P.

Nous marchâmes toujours dans la direction du N. O. en quittant la plaine des Sables, environ cinq quarts de lieue, où est la naissance du bras de *Ponteau*, au pied du Piton des *feux à Manzac* ; puis tournant à l'Ouest, passant entre le *Piton Guichard* et celui que M. Bory a nommé depuis *Lislet*, nous nous rendîmes au Piton de *Viller* sur le même bras de *Ponteau* vers 11 heures du matin.

M. de Crémont partit de suite pour se rendre à St-Benoît, par le chemin du milieu de l'Ile ; nos guides retournèrent à la Rivière d'Abord avec M. de St.-Lubin du côté opposé.

MM. de Commerson, Banks et de Jossigny restèrent au Piton de Villers, le premier visita les environs, ramassant des cailloux, des fougères et autres plantes curieuses et mit son herbier en ordre.

Le 21 nous descendîmes par la plaine des Palmistes, où la pluie nous assaillit et nous conduisit jusqu'au *Burgau* où est l'établissement du Gouvernement.

(S.) Lislet Geoffroy.

* * *